

Croyance et incroyance religieuses Le tournant décisif du XVIII^e siècle

Michel Ferron, adhérent du CÉAS, apporte ici une contribution pour prolonger le panorama livré par Michèle Ody dans l'article intitulé : « *Agnostiques et athées face aux religions : la galaxie des " sans-dieu " : une longue histoire* » (article disponible dans cette même rubrique).

La synthèse de Michèle Ody, ayant notamment pour mérite de rappeler la distinction fondamentale entre l'athéisme et l'agnosticisme, peut être complétée de quelques remarques sur l'étape essentielle du XVIII^e siècle européen dans le débat sur la croyance et l'incroyance religieuses.

Dénommée le « Siècle des Lumières » (celles de la Raison, par opposition à l'obscurantisme véhiculé, selon les Philosophes, par les religions), cette époque a été parcourue par diverses thèses dont certaines conservent une éclatante modernité. En effet, tout au long de ce siècle, le mouvement culturel des Philosophes introduit de nouvelles catégories de pensée, qui s'imposent désormais à la conscience des esprits éclairés. Celles-ci s'affirmeront jusqu'à la

Révolution et au-delà, autour de croyances en l'Être Suprême, parfois désigné sous les formules du *Grand Architecte de l'Univers* ou le *Grand Horloger*, que l'on peut résumer par la célèbre boutade de Voltaire : « *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer !* »

Le déisme voltairien

Voltaire lui-même établit les bases de cette nouvelle religion en exposant sa conception déiste des rapports avec le divin. Longtemps mis à l'Index par l'orthodoxie catholique pour avoir écrit et répété « *Écrasons l'Infâme !* » (formule imprécatoire dont il signait son abondante correspondance de militant anti-obscurantiste), cet écrivain ne méritait pourtant pas cet excès d'indignité.

Prière à Dieu

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominant sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir. Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

Voltaire – *Traité sur la tolérance* (1763), éd. Garnier-Flammarion.

(1) – Approche qui n'est pas sans incidence éventuelle sur le recadrage de l'idéal actuel de « laïcité » ? Mais ceci relève d'un autre débat.

Ainsi, dans son admirable « Prière à Dieu » qui figure dans son *Traité sur la tolérance*, paru en 1763 (cf. encadré ci-dessous), Voltaire définit cette approche rationnelle de la transcendance, qui résonne comme un antidote à la pratique d'une religion révélée : la « religion » déiste s'impose désormais comme une attitude naturelle, dépourvue de tout dogme, doctrine ou liturgie codifiée, n'ayant nul besoin de temple ni d'église pour s'exprimer, et surtout amputée de tout clergé censé la diffuser ou la défendre... une « religion », en quelque sorte, paradoxalement... « laïque » (au sens fort du terme) ⁽¹⁾.

La morale qui s'impose alors aux adeptes de ce nouveau courant de pensée réside avant tout dans une lutte sans concession contre tous les fanatismes et fondamentalismes d'origine religieuse.

Le même Voltaire, en effet, souvent caricaturé sous les traits d'un personnage cynique, rationaliste froid et sans cœur, est capable de quitter son existence de « Patriarche de Ferney » (du nom de sa résidence près de la frontière franco-suisse, où il se fait appeler l'« Aubergiste de l'Europe », en raison des nombreux visiteurs prestigieux qui viennent le consulter) pour se lancer avec passion dans la réhabilitation de plusieurs personnages victimes de l'intolérance religieuse (cf. l'affaire Calas), précurseur en cela de la lutte pour la défense des droits de l'homme. Son contemporain (et farouche adversaire), Jean-Jacques Rousseau ne dit pas autre chose (avec le lyrisme préromantique en plus) quand il écrit dans *La profession de foi du vicaire savoyard*, épilogue de son traité sur l'éducation *L'Émile* (1762) : « O conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix ; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du BIEN et du MAL, qui rends l'homme semblable à Dieu, c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions... », souscrivant lui aussi à l'idée d'un sentiment religieux inscrit au cœur de la conscience de l'homme, dont il inspire l'intelligence et la moralité ⁽²⁾.

Les héritiers contemporains

Pour souligner la modernité de cette révolution idéologique, il suffira d'en évoquer les traces récurrentes chez certains penseurs d'aujourd'hui, dont les thèses se rapprochent de celles des Philosophes du XVIII^e siècle. L'exemple le plus caractéristique de cette parenté peut être représenté par l'ouvrage du philosophe contemporain André Comte-Sponville intitulé *L'esprit de l'athéisme* (éd. Albin Michel, 2006) dont le sous-titre est encore plus éclairant : *Introduction à une spiritualité sans Dieu*, explicité par la quatrième de couverture : « Pour [l'auteur], la spiritualité est trop fondamentale pour qu'on l'abandonne aux intégristes de tous bords. De même que la laïcité est trop précieuse pour être confisquée par les anti-religieux les plus frénétiques. Aussi est-il urgent de retrouver une spiritualité sans Dieu, sans dogmes, sans Église, qui nous prémunisse autant du fanatisme que du nihilisme. André Comte-Sponville pense que le XXI^e siècle sera spirituel et laïque ou ne sera pas... » On pourra noter que l'auteur aborde toutes ces questions avec la tranquillité et la sérénité d'un penseur qui ne se retrouve pas dans les ressentiments et haines cristallisés par certains, ce qui rend sa démarche assez radicalement éloignée de celle de Michel Onfray, plaidant pour l'urgence d'un athéisme argumenté, construit, solide et militant, inspiré de Nietzsche (*Traité d'athéologie* – éd. Grasset, 2005).

Tout récemment, enfin, Régis Debray qui a orienté sa réflexion depuis plusieurs années autour de l'analyse du « fait religieux », vient de publier *Jeunesse du sacré* (éd. Gallimard, 2012). Il y explore, selon la critique parue dans la revue *Télérama* du 25 janvier, « tous les supports modernes où se fixe, dans une ambiance de gloire et de révélation, quelque chose comme un culte... Mais le sacré ne mène pas forcément à l'évocation d'une transcendance surnaturelle, car, si Dieu a environ 3 000 ans, la première sépulture en a 100 000. Autant dire que le sacré est

(2) – Sans doute est-ce dans cette radicale remise en cause des manifestations temporelles de toutes les Églises qu'il faut trouver l'explication de la relative mansuétude dont font preuve certains philosophes à l'égard du protestantisme, dont les fondateurs Luther et Calvin avaient permis, au XVI^e siècle, une première rupture avec la tradition et les excès du catholicisme de la fin du Moyen Âge ? En outre, les nations protestantes de cette époque (Angleterre, Pays-Bas, Allemagne...) sont régulièrement louées par les philosophes pour leur investissement dans l'activité commerciale, en conformité avec l'idéal philosophique du développement économique (Voltaire – *Lettres Anglaises*, 1734). Ce qui ne revient pas à dire que le protestantisme soit assimilable à l'idéal religieux des philosophes. Loin s'en faut : la Réforme a généré trop de sectes diverses par la suite, parfois antagonistes et profondément obscurantistes et non dépourvues de visées théocratiques, pour qu'on puisse en déduire une ligne directrice exemplaire. On se bornera à noter cependant qu'actuellement la tradition protestante dominante apparaît plus progressiste, abordant les problèmes de société avec une assez grande ouverture d'esprit (ses prises de position sur les questions de morale individuelle, notamment sexuelle, telles que la contraception, l'avortement ou l'homosexualité...). Sur cette parenthèse concernant les sectes, qu'il nous soit permis une nouvelle digression au sujet de l'une d'entre elles, celle des Mormons, dite « Église-de-Jésus-Christ-des-Saints-des-derniers-jours », dont les caractéristiques se prêtent assez bien à l'analyse des rapports entre la croyance et le pouvoir. Régulièrement mentionnée dans l'actualité, en raison du rôle plus ou moins occulte qu'elle continue à jouer dans la politique américaine, cette secte mérite, en effet, d'être examinée au-delà de ses doctrines et pratiques rituelles. Point n'est besoin d'être grand clerc pour interpréter son émergence au début du XIX^e siècle comme l'expression d'une volonté d'expansionnisme idéologique, manifestée par une partie de la nouvelle Confédération des États-Unis... comme si, soucieux de faire redémarrer l'histoire du salut sur la terre américaine, John Smith, son fondateur, se réappropriait toute la tradition biblique... d'où cette mise en scène d'une remise des tables de la Loi, remake de la transmission du Décalogue à Moïse par Yahvé (*L'Exode*)... D'autres passages de la Bible donneront lieu à des remaniements aussi transparents. Il en sortira l'édification de tout un système de pensée typiquement impérialiste et capitaliste qui s'identifiera à travers la construction des gigantesques temples (véritables bunkers bancaires) de Salt Lake City, le tout exprimant la volonté d'affirmer au reste du monde le leadership religieux des États-Unis. La meilleure démonstration de cette hypothèse (toute personnelle) d'une véritable colonisation des consciences se trouve dans la stupéfiante campagne entreprise par les Mormons désireux de s'approprier tous les états-civils de la planète, dans le but (prétendument altruiste) d'administrer automatiquement le baptême à chaque personne inscrite, au nom d'une exigence de salut universel ?

d'origine profane... » Cette thèse fait écho au raccourci commode dont on use parfois pour tenter d'é-luder toutes ces interrogations : « S'il est difficile de démontrer que l'homme a été créé par Dieu, on peut sans hésiter affirmer que Dieu a été inventé par l'homme ?!.. »

Conclusion irrévérencieuse : Dieu dans tous ses états !...

Pour terminer sur quelques notes d'humour (que ne manquent pas d'inspirer toutes les controverses métaphysiques, y compris les plus austères...), on pourra se remémorer avec bonheur quelques formules célèbres :

- « *Je ne sais pas si Dieu existe. Mais s'il existe, j'espère qu'il a une bonne excuse !* », Woody Allen.
- Variante iconoclaste du débat sur la relativité des rites, des cultures et... des civilisations : « *Heureusement que Jésus-Christ n'est pas mort dans son lit. Sinon, en Bretagne, il y aurait un sommier en granit à chaque carrefour !!* » Jean Yanne, *Je suis un être exquis* (art. « Religion », éd. J'ai lu, 2001).
- Woody Allen, à nouveau, toujours torturé par les affres de la condition humaine, déclarant : « *Je ne sais pas si la vie éternelle existe, mais, à tout hasard, quand je mourrai, j'emporterai des caleçons de rechange !* »
- Etc.

Michel Ferron, adhérent du CÉAS.